Document généré le 25 avr. 2024 09:57

Séquences : la revue de cinéma

Louis Daquin [1908-1980]

Charles-Henri Ramond

Numéro 296, mai 2015

URI : https://id.erudit.org/iderudit/78446ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Ramond, C.-H. (2015). Louis Daquin [1908-1980]. *Séquences : la revue de cinéma*, (296), 47–47.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Louis Daquin [1908-1980]

Son nom est évoqué sur de nombreuses plaques signalétiques de rues françaises et des milliers de spectateurs fréquentent un cinéma de région parisienne nommé en son honneur. Pourtant, Louis Daquin reste largement méconnu de la communauté cinéphile. Celui qui avait débuté auprès de réalisateurs reconnus, comme Pierre Chenal ou Jean Grémillon, aura tenté toute sa vie, comme peu d'autres, de faire communier art et engagement politique. On se souvient de ses premiers succès ***Nous les gosses*** (1941) et ***Premier de cordée*** (1944, d'après Frison-Roche) qui font écho à l'esprit de résistance de la France occupée. Car Daquin a fait le choix de rester au pays pour défendre son cinéma et s'est engagé activement dans la résistance communiste, en devenant président du Comité de libération du cinéma français et en fondant une coopérative produisant des films militants.

Au sortir de la guerre, il est nommé secrétaire général du Syndicat des techniciens du film. Peu après, deux films situés dans les houillères du nord de la France marquent sa carrière. En 1948, ***La Grande Lutte des mineurs***, documentaire réalisé pour le syndicat CGT, relate les grèves ouvrières. L'année suivante, ***Le point du jour***, drame social, exalte le travail et tente un rapprochement entre les classes (ici, des mineurs et des ingénieurs); le film remporte le prix de la meilleure réalisation à Karlovy Vary. Mais cette éloquence envers les classes les moins nanties vaut à Louis Daquin d'être mis à l'écart par le milieu cinématographique français. Lui qui l'avait tant défendu durant la guerre se tourne vers l'Europe de l'Est qui l'accueille à bras ouverts.

Il tourne en Autriche ***Bel Ami*** (1955), d'après Maupassant, puis un drame rural en Roumanie en 1957. Il poursuivra sa carrière en tant que producteur et réalisateur, sans réel succès, avant d'être nommé directeur des études de l'IDHEC, puis président de la Société des réalisateurs de films. Juste retour des choses pour ce cinéaste militant, initiateur d'un courant de réalisme social qui lui survit encore.

Charles-Henri Ramond

Dalton Trumbo [1905-1976]

Né à Montrose (Colorado) en 1905, Dalton Trumbo s'éteint à Los Angeles en 1976, au terme d'une carrière fructueuse empreinte de déboires politiques liés à son appartenance gauchiste. Si le nom de Trumbo résonne encore dans les mémoires, on le doit, entre autres, à son roman et à son film éponyme ***Johnny Got His Gun*** (1971) qui s'avèrent un réquisitoire contre la bêtise militaire et l'acharnement thérapeutique. Bien que cette inoubliable réalisation soit la seule à son actif, Trumbo doit surtout sa célébrité à son talent de scénariste (***Kitty Foyle***), mais aussi à sa triste inscription sur la liste des « Dix d'Hollywood », instituée par la Commission d'activités antiaméricaines du sénateur McCarthy, au sortir de la Seconde Guerre mondiale.

Reconnue comme une véritable chasse aux sorcières, cette autorité avait pour but de chasser les individus « déviants » de la mecque du cinéma. Le refus du créateur militant de répondre, en invoquant le premier amendement de la Constitution, lui vaut (en 1950) une peine de onze mois d'incarcération au terme desquels il s'exile au Mexique. Là, sous des pseudonymes, il continue à fournir de nombreux scénarios aux grands studios, dont celui de ***The Brave One*** de Irving Rapper, pour lequel il remporte un Oscar en 1957. À cette époque, il se lie d'amitié avec Luis Buñuel, avec lequel le projet d'adapter son roman *Johnny Got His Gun* (1939) commence à germer. Il faut attendre 1960 pour que Trumbo sorte de l'ombre grâce à Otto Preminger qui, lui ayant demandé de scénariser le roman *Exodus*, réclame à la United Artists que son nom apparaisse au générique du film.

La même année, Kirk Douglas emboîte le pas et le travail de Trumbo est crédité sur le ***Spartacus*** de Stanley Kubrick. S'ensuit une série de collaborations avant que Trumbo décide, en 1971, de mettre en scène ***Johnny Got His Gun*** pour lequel il reçoit deux prix au Festival de Cannes, en plus des louanges de Jean Renoir et de son ami Buñuel. Toute sa vie, Trumbo aura lutté, à travers ses écrits, pour la liberté d'expression et contre le militarisme aveugle et absurde.

Patricia Robin